

Entretien avec Danya Hammoud pour JUNE EVENTS 2026

Propos recueillis par Mélanie Drouère

Scènes de vie présenté le 13 juin à 17h et 19h
au Jardin d'agronomie tropicale

Danya Hammoud, Scènes de vie part d'une situation ordinaire en extérieur pour en faire ressentir une forme de violence insidieuse : d'où vient ce désir de travailler à partir de l'infime et du quotidien ?

La question de la violence est une constante dans mon travail. Ce qui m'intéresse n'est pas tant la violence spectaculaire que la violence latente, sourde, presque invisible, celle qui affleure dans les gestes les plus simples, dans des situations en apparence anodines. Par ailleurs, j'ai ressenti ces derniers temps une forme de « saturation » à l'égard du travail en studio, un espace de laboratoire que j'aime pourtant toujours autant. L'extérieur s'est ainsi imposé à moi. J'ai alors pris le temps de chercher - un luxe aujourd'hui -, grâce, entre autres, à une bourse de recherche accordée par le Réseau Danse Occitanie, région où est implantée mon association. Cette période nous a permis, à David Oppetit, créateur sonore de la pièce, et moi, d'envisager comme point de départ une question très large et ambitieuse, qui s'est affinée par la suite : que signifierait raconter une Histoire de la violence à travers des gestes et des sons ? Progressivement, en travaillant avec d'autres artistes et participant·es et en testant différentes situations, s'est dessinée une forme où l'ordinaire devient un terrain d'observation des tensions qui traversent la réalité quotidienne.

Comment avez-vous construit la relation « dysfonctionnelle » entre image et matière sonore qui porte ces tensions dans la pièce ?

Très tôt, la question de l'image, au sens de représentation, est devenue problématique pour moi. Nous sommes aujourd'hui submergés par des images de violence, qui finissent paradoxalement par se banaliser, tandis qu'elles sont difficilement supportables. J'ai ressenti le besoin de déplacer cette charge.

Dans *Scènes de vie*, ce n'est pas l'image qui porte la violence, mais le son. Ce que l'on voit peut sembler doux, calme, presque serein, tandis que le paysage sonore introduit une tension. Ce décalage m'intéresse, mais pas comme une simple entrée en contraste : il s'agit plutôt de créer des liens inattendus entre ce que l'on entend et ce que l'on voit. Un geste très simple, étiré dans le temps, peut faire événement lorsqu'il est traversé par une matière sonore disjointe et très particulière. C'est dans tout ce panel entre écarts et frictions que quelque chose se met à vibrer, à déranger.

Vous recréez la pièce pour chacune de ses présentations avec des groupes d'amateur·ices du territoire concerné : quel est l'enjeu de cette dimension « située » de la performance ?

Ce qui m'intéresse, c'est précisément de faire émerger une forme de communauté, sur un temps donné, avec des personnes qui ne s'identifient pas comme des interprètes professionnel·les, mais aussi des lieux, des dynamiques, qui changent à chaque fois. La transmission est au cœur du processus. Je ne livre pas tout d'emblée : je donne assez peu d'explications et d'indications, de telle sorte que nous entrons ensemble, progressivement, dans le travail. Jour après jour, les participant·es découvrent elles et eux-mêmes ce que produisent les gestes, les relations, les sons. Ils sont en quelque sorte les premiers spectateurs de la pièce. Ce processus m'apprend énormément. Il m'oblige à trouver que dire, comment dire, mais aussi quand ne pas dire, pour laisser apparaître. C'est une pratique nouvelle pour moi, et profondément enrichissante.

Quel lien faites-vous entre votre pratique artistique et le contexte politique et historique actuel ? Et comment cette réalité traverse-t-elle la pièce ?

Mon travail est indissociable du présent dans lequel nous vivons. Le contexte actuel, au Liban, en Palestine, et plus largement dans le monde, est d'une violence extrême et obscène. Et le fait de ne pas être sur place, au Liban, d'où je suis, d'observer à distance, depuis l'Europe précisément, crée un décalage très fort, presque une faille de réalité. Cette tension traverse *Scènes de vie*. Elle ne se manifeste pas frontalement, mais elle est là, dans les choix que nous faisons, notamment dans le travail sonore. Nous cherchons des matières, des éléments, des phénomènes, qui portent une forme de charge. Ce qui m'importe, c'est de créer un espace où ces tensions peuvent être ressenties, et mises en partage, dans toute la diversité de leur champ de perception.

Votre travail interroge précisément cette notion de perception : qu'est-ce qu'on regarde, et comment on regarde. Quelle place donnez-vous au public dans cette expérience à ciel ouvert ?

Les premiers retours sur expérience des spectatrices et spectateurs sont multiples, et c'est là toute la richesse de la place donnée au public : certain-es reçoivent simplement des images et des sons, d'autres traversent une expérience intense. Ce qui compte pour moi, c'est avant tout le rapport des interprètes à ce qu'ils font. Ce que j'ai pu éprouver, c'est que tant qu'ils sont engagés, convaincus par leurs gestes, quelque chose peut circuler. D'autant plus que, dans cette pièce, ils ne « jouent » pas au sens classique : ils sont réellement en train de faire, d'être ensemble, de partager un moment. Il y a donc une relation très fragile, délicate et fructueuse entre elles et eux et le public. Chacun construit son propre parcours, son propre regard. Et dans cet espace ouvert, où ce qui est donné à voir ne se réduit jamais à une seule interprétation, que la pièce prend tout son sens.